

EXTRAIT D'UN ROMAN À PARAÎTRE

# SARAH VAJDA

## LE TOMBEAU DU PÈRE



« 1940, pour ce rejeton d'une famille de notables, n'avait été qu'un accident ; pour la famille de Weiss, un naufrage dont ni son père ni les siens n'étaient tout à fait revenus. Les hommes, soient-ils les plus intelligents, les esprits les plus scientifiques ne résistent jamais aux pièges des atavismes, aux ruses de la sensibilité, et chacun joue une partition par les pères préparée, ajoutant ou croyant ajouter, ça et là, quelques croches ou quelques dièses. Longtemps Weiss crut Kurtz au-dessus des mortels pour découvrir, caché sous le minéral de la pensée pure, sous la générosité hermétique et critique, la lave bouillante de la vengeance. »



STRIX AMERICANIS  
COLLECTION FEUILLES VOLANTES

DU MÊME AUTEUR

*Maurice Barrès*, Grandes biographies, Flammarion, 2000, prix  
Oulmont de l'essai Fondation de France.

*Jean-Édern Hallier*, *L'Impossible biographie*, Flammarion, 2003.

*Amnésie*, roman, Le Rocher, janvier 2006.

Les Imprimables de Strix Americanis  
Collection Feuilles volantes.

[www.strixamericanis.ca](http://www.strixamericanis.ca)

COPYRIGHT © SARAH VAJDA 2006

## L'équipe, le séminaire.

En entrant, Weiss sut que parmi ces hommes rassemblés, il figurerait la Science au banquet où Kurtz tenait le rôle de Socrate. Nul Alcibiade ne restait parmi eux : chaque jeune homme, chaque impétrant l'était qui lâchait vite ce rôle, soit qu'il trouvât sa place, soit qu'il sortît de cène. Weiss se souvient à présent de la première fissure et s'étonne de sa jeune volonté de ne vivre que dans l'idéal. Weiss ne joue pas au tennis. Aussi insensiblement, cet écart vrai métamorphose-t-il le lieu utopique ? L'assemblée est petite, dont au fil des années le nombre, tel un chiffre sacré, ne varie pas ou si peu. Ordinairement, l'équipe se retrouve dans le préfabriqué de la première rencontre, tous les mardis matin à 9 heures précises. Quoique la communauté et le partage de la science marquent l'origine de ces rencontres, la complicité et le désir en sont le principal agrément, et aussi l'origine du désenchantement et la violence du rejet, le temps venu. Aucun sujet consacré en dépit de l'écart des âges et des titres académiques, aucun copain ne compte. À la tête de cette docte assemblée, un maître, Paul Binder, mage au visage et à la crinière léonine, est l'âme du séminaire, le funambule

qui marche en tête de l'Académie dans le jardin suspendu. Aucun événement extérieur ne changera le programme : retour à la lettre des grands textes, l'interprétation toujours sera considérée comme un problème. Ici, loin du monde, s'élabore une théorie philosophique de l'objet historique. Les femmes peu nombreuses s'y voient immédiatement distancées par la mâle intelligence des élus : de jeunes soixante-huitards pour qui, l'agrégation de grammaire, de grec ou de philosophie, tient lieu de pratique de la révolution devant la société de consommation. En leur compagnie, Weiss a relu les Présocratiques et à l'infini, commenté l'épistémologie de la physique et de l'astronomie. Ensemble, ils déchiffrèrent le *Timée* et le chant de l'harmonie des sphères fut leur pain quotidien. Là s'arrête le conte. Ces pures intelligences étaient aussi des hommes, soumis aux lois communes de l'orgueil, de la méchanceté et de la jalousie, principalement à l'appel du confort et de places.

Craquement, fêlure, on ne se méfie jamais assez des impressions confuses qui conduisent un homme à larguer les amarres, à entrer nu dans l'Océan ou atteindre la région du plus profond silence. Longtemps Weiss n'a pu mettre un nom sur sa gêne. Des années plus tard, il saura haïr les fils de famille. Pourquoi cette violence demeurée inapaisée, inapaisable, inextinguible ? Pourquoi en Binder l'irritent la suffisance et le narcissisme ? Pourquoi en Paul Malaval, ce gauchiste, fils de murrassien, le blessent le pacifisme, l'admiration secrète pour les terroristes et l'ostentation plébéienne, et en Sabine Simon l'horripile l'héritière qui pose à l'intello ? Pourquoi les considère-t-il, en dépit de leur génie, particulièrement Malaval, doux, charmant et si habile à manier la dialectique, comme des traîtres ? Pourquoi prise-t-il tant, a contrario, les fils d'officiers demeurés dans le rang et les enfants perdus, les losers magnifiques qui n'ont que l'échec et le retrait à opposer à l'injustice du monde ? Pourquoi n'est-il pas parvenu à se réjouir de cette vie dans les cimes ? Pourquoi n'a-

t-il jamais accepté le mépris envers les petites gens de ces bien-pensants qui propagent, vivant en épargnants et agrandissant chaque année leurs douaires, des valeurs gauchistes, et jugé qu'ils pensaient et votaient à gauche comme leurs pères et mères déposaient chaque dimanche une obole dans la sébile du prêtre après une semaine passée à morigéner leurs gens ? Pourquoi n'a-t-il jamais admis la farce sociale ? Pourquoi est-il dégoûté de voir Sabine traîner dans les A. G. la semaine et monter sa jument le dimanche en son domaine ?

**Il avait vu ce  
qui advient au  
maître, passé le  
temps de son  
pouvoir, le temps  
perdu à édifier  
sa fosse en  
bâtissant des  
demeures pour  
les disciples.**

Pourquoi lie-t-il le maurrassisme du père de Paul à sa haine des prêtres et à sa passion prolétarienne ? Pourquoi s'est-t-il toute sa vie montré incapable de cynisme et de stratégie ? Il le saura seulement en rencontrant Stella, chambre 214 de l'hôpital Lieven : il attendait de la vie qu'elle fût un conte et non pas un roman d'apprentissage. Il attendait des valeureux, des chevaliers, des fées et des hommes libres. Il attendait le retour du visage paternel.

Enfant déjà il connaissait l'antienne, son père lui ayant tout appris, et la méchanceté des hommes et le fardeau de la solitude, et la médiocrité des places, et le prix à payer. Il savait encore comme en un jour se défait l'œuvre d'une vie et méprisait les contingences, les bassesses que la carrière exigent. Il avait vu la solitude de son père, vieux Lear que ses assistantes ne visitaient plus, l'heure de la Retraite sonnée, et les avaient assurées de son plus profond mépris. Il avait vu ce qui advient au maître, passé le temps de son pouvoir, le temps perdu à édifier sa fosse en bâtissant des demeures pour les disciples. Sidéré, il avait contemplé la plus laide de ses étudiantes, paraissant plutôt « bonne poire », si dévouée et si attentionnée, se faire une place au soleil en prenant la tête du volume d'hommage posthume au père, sa mère crever seule et les collègues pliés de douleur feinte au cimetière. Sa force tenait à

ce qu'il connaissait le jugement du père sur les médiocres dont, faute de mieux, il fit ses néophytes : la divorcée que les Beaux Arts ne nourrissent pas et qui commente des enluminures oubliées ; l'étudiant arriviste qui cire les souliers et encore le cercueil pour donner à croire qu'il est le disciple ; le bigot qui oublie que le sage docteur de la Loi que fut le père croyait au néant seul, mangeait du jambon et se serait fait bénédictin pour jouir de la bibliothèque du monastère, si l'ange de la chair ne l'avait retenu. Dans les années 40, la philosophie juive — ceci est un fait —, n'intéressait que les médiocres ; les autres s'en revenaient à Pindare ou relisaient Marx, poussaient le freudisme vers ses dernières cimes, écoutaient, passionnés, le bruissement de la langue, dénudaient les structures et les mythes pour découvrir l'essence, la raison et la cause de la catastrophe européenne. Aucun des étudiants de Weiss ne comprenait cet homme né sous l'Empire, dont le cœur s'était ému à voir passer Elisabeth de Bavière, reine de Hongrie, mécréant dont des médiévistes chrétiens avaient soutenu la carrière et qui aimait d'un amour platonique une noble dame demeurée célibataire après que son fiancé eut été fusillé à la Libération. C'est elle qui, larmes aux yeux, conta à Attila que Georges portait l'étoile au cœur lorsqu'elle le vit pour la première fois à la Bibliothèque nationale, n'ayant pas cru devoir déroger à l'ordre saint de la science quand, chassé de son poste de professeur aux Hautes Études, dénaturalisé en dépit de son temps de service militaire — où il avait passé un an à ranger en sifflant les livres de la bibliothèque de la caserne après avoir, par sa myopie et sa maladresse, lassé les plus féroces sergents-chef. Ce n'était pas au son des psaumes que le grand intellectuel juif réveillait ses gosses en les éblouissant de la lumière violemment ouverte, mais au doux son de « *Soldat, lève-toi, soldat lève toi et marche. Si tu veux pas t'lever, fais-toi porter malade et si t'es pas reconnu, tu f'ras quinze jours de plus...* ». Étant le plus gentil des hommes, il n'avait jamais dit

son fait à quiconque, se contentant d'exiger l'exactitude et la rigueur et de poser sur eux les yeux sévères de l'ironie ou du mépris qu'en leur extrême vanité les faux disciples ne reconnaissaient pas. L'équipe ne ressemblait en rien à cette tribu de médiocres qui avaient entouré le père et méprisé son épouse institutrice de classes maternelles : ils étaient réellement les meilleurs, le déficit tenait seulement au cœur.

Attila enfant n'avait à la maison rencontré que des prêtres, un dominicain égyptien qui faisait le tour du monde à « conférer », un bénédictin chartiste et une médiéviste chrétienne, la « princesse », mademoiselle d'A. dont le père ignora la fin sordide dans un mouiroir des beaux-quartiers où ses bonnes nièces la reléguèrent en remerciement de sa vive affection ... Attila, jusqu'au bout de la nuit, vint lui faire la lecture, s'émerveillant de sa distinction, que le hideux costume de malade n'altérerait pas. Déshumanisée par les

**Attila, jusqu'au  
bout de la nuit,  
vint lui faire la  
lecture,  
s'émerveillant de  
sa distinction, que  
le hideux costume  
de malade  
n'altérerait pas.**

rugueuses voix d'énormes filles de salle, mêlée à la lie de la terre, folles baveuses et ricanantes, qui semblaient au long des couloirs des goulues prêtes à saisir le jeune Attila, elle restait souveraine, l'accueillant d'un « *Jeune Énée, salut à vous qui avez vivant passé le fleuve et en sortirez bientôt délivré de votre amical devoir.* » Mademoiselle d'A. lui renvoyait, intact, le portrait de Georges : leurs fous-rires à la bibliothèque nationale, le Chinois qui semblait toujours occuper les toilettes, le centenaire gascon qui tint tête à la gueuse éternellement posté à la même place, leurs pauses-café chez Tortoni, les biscuits, des choco BN grignotés au printemps sur un banc du square Louvois. En y songeant bien, il n'y avait pas que Stella pour renommer le monde : l'enlumineuse dont aucun des trois fils ne s'était marié et dont l'époux avait fui était « la mante », il y avait « la folle aux chats », « l'ébouriffée furie » (célibataire fort féministe) « le boudin d'Alsace » (la replète binoclarde au

teint pâle et au cheveu rare qui devait se révéler ogresse après la mort du maître ) , « le navet à la voix de fausset », « Dents-longues », « le fantôme appliqué au mille et un enfants », le cireur de cercueil était tout simplement « Rastignac » et au-dessus, « la princesse », la dame de Guermantes d'un vieux professeur arrivé famélique et obscur étudiant de Budapest. Attila ne parvenait pas à se souvenir de sa maturité, il ne revoyait la douce amie que sous sa forme de vieille dame mince à couper le souffle, visage d'aigle qu'éclairaient deux aigues-marines, austère visage dont la bonté demeurait la seule parure. À la vérité, Georges Weiss avait été un drôle de juif qui avait bien fait de mourir avant la crétinisation générale. Attila hilare se souvenait du jour où un psychanalyste de fort renom avait appelé le père pour lui demander des « tuyaux », en vue d'un article à boucler et où le malin, d'un air humble, lui avait dicté une bibliographie plus longue que des bras de yeti, de l'instant où on lui avait proposé d'animer une émission de TV, comme il leur envoya le plus sot, le plus fat de ses étudiants et comme le crétin en avait été heureux, comme il avait tenu sa place et tous les avantages attenants. Il se souvient du fourreur qui offrit une étole de vison à la mère pour remercier le père de l'avoir fait fuir le Séminaire où il aurait péri d'ennui, du rabbin devenu politique que le père avait dissuadé de devenir chercheur... Il se souvient aussi de sa colère contre les vulgarisateurs, son échec : désormais la manucure et la coiffeuse croiraient en savoir autant qu'un sage ne sortant chaque jour de son cabinet faustien que pour déjeuner et dîner, se promener une heure et en dormir six, et ceci soixante-dix ans durant, puisque adolescent déjà, Georges finissait les chapitres dont les versions de grec et de latin étaient extraites. Weiss comprit, en regardant Stella, s'être mal accoutumé à vivre loin de l'idéal, et surtout d'avoir

**À la vérité,  
Georges Weiss  
avait été un drôle  
de juif qui avait  
bien fait de  
mourir avant la  
crétinisation  
générale.**



ignoré cet éloignement. Quarante ans durant, il est demeuré au Centre quand, un beau matin, devenu vieux, la nausée l'a saisi. Une vie se résume à une succession d'anecdotes, de temps morts, quand soudain le sens et le non sens surgissent pour tout uniformiser. Ne demeure qu'une inflexion, une ligne, une voix, les ruses des pères en l'homme et le poids des origines, plus lourds à supporter que la charge des remords.

Si Binder est le maître, le censeur, celui qui édicte la loi, Kurtz tient le rôle de l'opérateur, du régulateur, instaure le protocole, fixe l'ordre de la séance. La loi n'est jamais répétée, tenue discrète, connue de tous. La scène est libre et l'espace, romanesque : l'académie de Platon, les salons de la Renaissance, la République des Lettres, toutes utopies disparues, en marquent les limites comme un paysage des rives du Lignon. Le modèle du séminaire à l'allemande exige que le texte seul soit étudié sans tenir compte du conflit des interprétations : ce que fut pour le jeune Weiss, vingt-deux ans, la relecture de Platon, d'Aristote, de Kepler, de Giordano Bruno en telle compagnie, excéda semble-t-il les plaisirs de la vie. Weiss ne prenait pas garde qu'en sortant du Séminaire, les autres filaient sur le cours, s'y battaient pour être les meilleurs, sortaient avec des filles, les épousaient, leurs faisaient de beaux enfants, quand lui demeurait seul le soir en compagnie de la Callas, de Tanauser et de Verdi. Surtout, graphomane, il écrivait sans cesse et le ciel lui tenait compagnie. Côté filles, Weiss n'a pas le goût des Marie-couche-toi-là de la Révolution, jamais il ne s'est approché d'une « camarade » voix éraillée par les havanes des *companeros* et le *cuba* plus libre que de raison ; il a toujours apprécié les demoiselles ou les femmes délicates, élégantes, blondes ou pâles — l'effet parapluie de Cherbourg, semble-t-il —, ni maman ni putain, ni Laffont ni Dubois, encore moins sirènes du Mississipi ou d'ailleurs. Célibataire, il préfère les étoiles, tient dans le monde sublunaire le rôle du révolutionnaire œuvrant pour

lui-seul, type Lorenzaccio. En réalité, des années durant, corps expulsé, Weiss omet de vivre. L'arrivée de Lia, comme un coup de cymbale dans une partition *mezzo voce*, l'a réveillé, chassé du phalanstère et du leurre, expédié des étoiles au néant, du vif présent au passé mort, offrant au père le champ libre. Ce fut comme un Dibouk à sa proie attaché, possession d'autant plus vive que du père, le fils, ignore presque tout qui, devant eux sans cesse écrit de la dignité du judaïsme et de l'indignité des juifs. Il ne sait pas pourquoi l'argent et la suffisance juives le gênent davantage que l'argent et la suffisance des autres, pourquoi il aimerait se sentir proche d'eux. Il ne sait pas rêver une communauté de destins qui ne tiendrait ni à la souffrance ni à la Synagogue, ni à l'art talmudique, ni au Livre, mais à une volonté de s'affranchir du tragique. En réalité, son judaïsme n'est pas de ce monde, né avant l'ultime farce, le massacre des assimilés et des Européens. Si Binder et Simon, poursuivent la fiction, c'est sans doute que l'argent l'a dissoute. Attila aime son père de n'y avoir plus cru et de lui avoir enseigné la *wissenschaft*, la lumière qui éclaire le chemin et l'ombre du chemin. Pas de clairière de l'être ou du sens... la marche vers le Château où un fonctionnaire du nom de Klamm (tromperie) répond par des énigmes aux humaines questions. À vingt, à trente ans, à quarante, il se sent de taille à aller dans la nuit solitaire quand soudain, vieillissant, sa presbytie sans doute réclame plus de lumière...

Les accrocs à la joie sont légion — de certains seulement Attila a gardé la mémoire —, le Général et Israël, de ces fléchissements premiers, furent les causes. Il s'en veut de ne s'être soudain senti pas des leurs, d'abord par passion française, puis guidé par instinct. Deux fois la science s'est montrée impuissante. Deux fois, le scientifique a cédé aux vestiges du jour et à l'appel de l'aube.

Vestiges du jour, un avril 69, la grande ombre cède la place, après elle une nuée de médiocres... Alentour, Paris a des

allures de kermesse, Attila seul de sa génération ne se réjouit pas... Déjà, en 68, les cœurs battirent à la désunion des chammes différentes, quand la docte assemblée, tout naturellement, prit part à l'appel de l'aube aveuglant le « cher vieux pays ». L'événement l'a surpris comme elle commentait le chapitre 8 de *la Physique* d'Aristote et nul alors ne songeait à sortir dans la rue crier autre chose que « de meilleurs maîtres », « l'excellence est au bout du désir de savoir » et mille autres slogans qui parlaient de rénover le monde par l'intelligence et l'herméneutique du passé. Dans une société où leurs congénères rêvaient d'an 01, d'atlantides post-phalantères et post-babouviennes, l'équipe rêvait d'utopie de la culture, de renouveau d'un siècle d'or de l'humanisme éduqué par les trois catastrophes majeures : la venue de l'ère industrielle et l'utilitarisme conséquent, l'envoûtement des masses — à Vienne d'abord où la valse avait si fort tourné qu'à son apothéose, elle se fit danse macabre, tournoiement fantastique et fatal —, enfin le glacis moscoutaire où l'hiver n'avait semblé ne plus finir. Subséquemment, le synode déplorait que « l'éducation pour tous » devînt « enseignement de l'ignorance ». La première rupture, invisible à l'œil nu et aussi à la conscience de Weiss, tint à la participation de l'équipe à la refonte de l'Université — le fils de Georges était un mécréant empêché de croire en aucune religion de l'humanité, à aucune amélioration possible de l'ordre du monde, — sans pour autant se poser en disciple de Spengler : en théoricien de la décadence. Kurtz ne put s'empêcher de promener sa crinière blonde et sa cape noire de sauveur dans les couloirs des universités et d'y poser au Père Joseph, pour le piètre résultat que l'on sait. Weiss, pendant ce temps, se préparait à marcher sur la lune et s'étonnait de ne pas la croire souillée par l'humaine présence. Comme tout le monde, il voulait des images. Il était demeuré un lecteur de Jules Verne en culottes courtes. À ce moment-là il eût dû se faire flic, poète, romancier d'anticipation, espion, pompier, qu'importe !

Il eût dû embrasser n'importe quel métier de garçon où échapper par le travail de la mémoire, de l'observation, le rêve ou le service civique, à ce monde des images. Fût-il devenu cinéaste qu'il les aurait fuies, requérant des images justes. Piégé dans le système, il se tait, il est lâche de ne pas avouer voir « Charlot » éternellement à Londres. Il le retrouvera, vieil homme sur une plage d'Irlande. Kurtz à rebours, comme la France entière, estimait que le « Vieux » avait fait son temps et se prendra à le lire et à l'admirer seulement vingt ans après. En Attila, des réserves d'admiration vidées de jour en jour par la fréquentation des hommes ont créé un tel manque que la douce amitié de Chen, le ressac du Pacifique, le ciel étoilé et la consolation de la littérature n'ont pas suffi à étancher le vide.

S'il fallait dater le premier accroc, Weiss aurait osé l'année 1967 — c'est-à-dire plus de trente ans avant sa démission, plus de trente ans avant sa rupture publique, sa désertion. Son cœur s'était réjoui de la victoire d'Israël, voilà tout. Expliquez comment, pourquoi, lui était impossible. Il aurait fallu avouer que son cerveau reptilien n'était pas différent de celui du juif du Sentier ou de la petite madame Lévy de la rue Beautreillis dont les tapis et les meubles se trouvent toujours dans l'appartement de ce voisin qui avait eu la magnanimité de ne pas indiquer à la police la cache de 10 mètres carrés où, en compagnie de ses parents et de son frère, elle vécut recluse, mourant presque de faim. Ce manque d'élégance de la part d'un intellectuel aurait paru d'autant plus notable que Binder, juif lui aussi, ne s'en était nullement réjoui, encore moins de l'occupation des territoires. Il tenait toujours pour le mythe de la diaspora heureuse et jugeait, non sans raison, que les Israéliens étaient des Barbares : ils ne lisaient pas Platon, seulement Clausewitz et Marx ; ils avaient cessé d'être des premiers de classe et Binder ne les admirait ni d'être devenus

**Jamais un juif n'écrit *Ouverture de la chasse*, mais vante l'art de la contrebande, la dissimulation au cœur de l'art d'écrire.**

paysans soldats, ouvriers ou prostituées. Il jugeait qu'Henri Heine n'y avait pas sa place, ni Julien Benda, Freud ou Mahler. En sa science, le grand homme a oublié comme donna Clara la fille l'alcade, qui tant haïssait « les assassins du doux Christ au nez crochu », fut séduite par le fils du savant et vénéré grand rabbin Israël de Saragosse, qu'elle prit, pauvre Ophélie aux yeux de braises, pour un gentil cavalier pâle dans la nuit tolédane... il n'a pas, helléniste, cru bon de retenir ces quatrains :

*Chants de la Grèce, lyre antique  
 Danses des muses impudiques,  
 Arrière ! il faut d'autres accents  
 Pour célébrer le Tout-Puissant.  
 Arrière, musique d'idoles,  
 Que la harpe du Roi-prophète  
 À seconder mon chant s'apprête !  
 Halleluia : c'est la parole.*

Non plus que Kurtz, dont l'admiration pour Heine est immense, ne cite le panégyrique pour Jehuda ben Halevy et le dialogue de la Halaha (la controverse) avec la Hagadda (le jardin), il ne commente «la princesse Sabbat». Bien entendu Attila ne mange le «pain du paradis» ni n'attend la fiancée Sabbat dans ses habits de fêtes, le vendredi soir, quand au ciel paraît l'étoile du berger, mais se contente seulement de dire le kaddish pour le père, et comprend que Henri Heine fut à son instar, à celui de Georges, un drôle de juif qui, comme chacun des sujets potentiels d'Auschwitz, a sa place au pays... Tous, un matin, virent un inconnu cracher sur leur père. Tous, semblables aux Tsiganes, un jour connurent le mépris, prodrome d'un génocide ordinaire. Tous se savent proie et non chasseur. Jamais un juif n'écrit *Ouverture de la chasse*, mais vante l'art de la contrebande, la dissimulation au cœur de l'art d'écrire. Nul dans sa famille jamais n'a été

torero, seulement bête de boucherie. Ils l'ont tu si longtemps que leurs élèves et leurs disciples l'ont ignoré, mais les cauchemars des pères seront ceux des fils... Toujours, lorsqu'ils deviennent vieux, les humains, une lampe à la main au fond de leur image au miroir, scrutent les rides paternelles, et la lignée revient comme un chant oublié, celui-là qui sur la plage de L. A. a terrassé le professeur Weiss, gommant d'un claquement de doigt soixante ans. Binder souverain dénie d'un sourire ironique, à chaque juif, d'avoir en Israël droit de cité, et chacun l'applaudit, fier de son détachement des lois communes. Weiss sourit, songeant comme ses Grecs sont juifs et s'amuse en écoutant Marjan Stravic, un jeune metteur en scène chargée de monter *Œdipe-Roi* dans la traduction du maître, lui avouer son envie de monter un Œdipe au ghetto, tant l'accent sur la Loi et la stricte observance lui semble peser sur cette traduction. Binder faillit en mourir d'apoplexie et à la jeune fille l'autorisation d'utiliser la traduction fut refusée. Un peu lâche Weiss l'a regardée s'éloigner comme s'efface un ami ou un amour inadvenu. Weiss n'était pas sorti crier sa joie dans la rue en compagnie des épiciers de Belleville et des rois du pantalon de la rue de Turenne, mais il avait, six jours durant, sentiment atavique, animal, qu'il tint secret, craint pour la survie d'Israël. Binder n'était un juif errant ni un fils de juif errant, mais un de ceux dont les pères voyant débarquer les Russes en caftans ou en casquettes de camarades, en 1905, avaient craint d'attraper des poux le jour du Grand Pardon, et le retour de l'antisémitisme. Lutte de classes jamais morte ! 1940, pour ce rejeton d'une famille de notables, n'avait été qu'un accident ; pour la famille de Weiss, un naufrage dont ni son père ni les siens n'étaient tout à fait revenus. Les hommes, soient-ils les plus intelligents, les esprits les plus scientifiques ne résistent jamais aux pièges des atavismes, aux ruses de la sensibilité, et chacun joue une partition par les pères préparée, ajoutant ou croyant ajouter, ça et là, quelques croches ou quelques

dièses. Longtemps Weiss crut Kurtz au-dessus des mortels pour découvrir, caché sous le minéral de la pensée pure, sous la générosité herméneutique et critique, la lave bouillante de la vengeance. En 1976, date de l'accroc fatal, parut à Leipzig, Allemagne de l'Est, le carnet de notes qu'avait tenu, de 1933 à 1945, le philologue Viktor Klemperer, *LTI, la langue du III Reich*, ouvrage lu avec une passion sans pareille, autant

**Kurtz avait toujours œuvré contre « ça », contre la «Bête », contre les philosophies du Ressentiment, moteurs du nazisme, il était au-dessus de tout soupçon. Pourquoi Weiss ne lui en savait-il pas gré ?**

par Kurtz, Weiss, Binder, Malaval ou chacun des « séminaristes ». Un soir, *Le Maheux* existant encore, gigantesque café sis à l'angle de la rue Soufflot et du Boulevard Saint-Michel, à l'intersection du Panthéon et du Luxembourg — un Mac Donald l'a remplacé —, les deux amis discutaient. Weiss, fort innocemment, mit sur le tapis l'aporie suivante : *Klemperer, mon cher Kurtz, doit la vie aux bombardements de Dresde.*

Kurtz pâlit, se reprit et dans un sourire revint au carnet de notes. Ledit journal ayant été composé avant le 13 février 1945, la question lui paraissait sans intérêt. Weiss s'étonna, argua qu'il choisissait Klemperer contre les habitants de Dresde qui avaient, sans restriction mentale, parlé la langue du IIIème Reich, et aussi qu'une vie exceptionnelle vaut mieux que des milliers d'existence oiseuses. Il sentit alors qu'il passait lui, le juif, pour un fasciste en choisissant le singulier, préférant l'exception à la règle, et qu'au Séminaire tous se plaçaient au-dessus du bétail, certains de tout étreindre en prenant garde à ne jamais heurter la masse. La nuit devint lourde. Kurtz avait toujours œuvré contre « ça », contre la «Bête », contre les philosophies du Ressentiment, moteurs du nazisme, il était au-dessus de tout soupçon. Pourquoi Weiss ne lui en savait-il pas gré ? Pourquoi Weiss osait-il se dresser contre lui et ce, en compagnie ? Philosophe de l'intersubjectivité, kantien rigoureux, toute sa vie Kurtz défendra l'œuvre de Cassirer contre l'être pour la mort

heideggérien, expliquera patiemment l'adhésion du philosophe au Mouvement et le magistral retournement de la défaite en triomphe potentiel de l'Occident. Seul Kurtz avait l'art d'expliquer la chance offerte et devant être saisie par l'Allemagne vaincue, humiliée, défaite, à genoux, n'ayant d'autre nécessité que le recours à « l'être » dans un monde à « l'avoir » soumis : lui seul montrait le triomphe posthume du Mouvement, la mystique et le rêve gnostique à l'œuvre dans la critique du monde contemporain, en un mot la victoire actuelle de l'heideggérianisme autant à l'œuvre dans la bande à Baader que chez les Frères musulmans et leurs brutaux chirurgiens. Dans un registre plus léger, contre les psychanalystes et les déconstructeurs, Kurtz dénudait le lien entre les balbutiements de son frère bègue et la poésie fragmentaire, la philologie purement délirante du poulain de Jean Beaufret, sommité de l'école normale supérieure qui empoisonna des générations de penseurs hexagonaux. Thomas avait vécu dans sa chair les bombardements de Berlin et ne permettait à quiconque, fût-il son ami, né après le chaos, de préférer à quoi que ce soit le bombardement civil, la terreur des gosses, les hurlements de femmes et les vies arrêtées. Chaque matin dissipait encore l'éclat des obus dans le ciel de Berlin et la lumière particulière qui déchirait l'éther, chaque nuit ramenait l'odeur des gravas et de la peur, le goût du sang sur les lèvres et la vision des charognes. Ce n'était pas laver l'Allemagne de son crime que d'oser se souvenir des années de chien. Longtemps, Weiss l'admirait pour cela, Kurtz fut presque le seul philosophe en France à démasquer l'orgueil de Martin Heidegger qui, à l'Allemagne meurtrie, avait offert un nouveau combat, et comment il truquait les lectures d'Hölderlin et renouvelait

... lui seul montrait le triomphe posthume du Mouvement, la mystique et le rêve gnostique à l'œuvre dans la critique du monde contemporain, en un mot la victoire actuelle de l'heideggérianisme autant à l'œuvre dans la bande à Baader que chez les Frères musulmans et leurs brutaux chirurgiens.



le geste luthérien : au plus grand des pécheurs, dans la nuit du dénuement, le retrait de Dieu, la grâce, sous la forme de l'être, sera offerte. De nouveau, aux côtés du prophète, le pays retrouvait un destin, et voilà que Weiss l'accusait ! Le terrible tenait à ce que Kurtz et Weiss eussent raison tous deux. Les Nazis, devant l'avancée alliée, décidèrent d'en finir avec leurs juifs mariés à des aryennes et épargnés jusque là : parqués dans des immeubles en ville et condamnés à une ration pour deux. Voilà qu'ils formèrent une vaste colonne, et parmi eux marchait Viktor Klemperer.... Weiss y voyait un symbole aussi puissant que celui de l'arbre de Goethe que les Nazis avaient ménagé, prenant soin de faire bâtir le camp de Buchenwald par les prisonniers à son entour. L'arbre ne sera déraciné que par le feu de l'aviation anglaise. Aporie, les vainqueurs avaient été contraints de rejoindre le camps des Barbares. Kurtz en portait le deuil, quand Weiss n'y voyait qu'un des visages de la guerre. Weiss songeait que même si ces bombardements de population civile touchèrent des innocents, il y en avaient bien peu dans l'Allemagne ensorcelée de 1945, comme les meetings en témoignaient. À leur tour de connaître l'horreur. Bien sûr, il y avait eu le front russe et l'anthropophagie, crime suprême auxquels les Allemands seuls ne s'abaissèrent pas, et dans chaque famille, ainsi qu'aux lendemains de 1914, les femmes allemandes pleuraient un mari, un frère ou un fils, parfois les trois ensemble fauchés, mais elles s'étaient réjouies à l'annonce du grand Reich. Victimes il va sans dire, comme chacun aujourd'hui d'une autre propagande. La bêtise toujours est maîtresse de la place. Aux peuples aliénés, il faut un appareil juridique et légal qui les condamne à une dignité minimale sinon à la grandeur, mais s'instaure, barrage contre l'horreur. Aussi Kurtz était-il depuis toujours un farouche partisan de l'Europe/bouclier. Weiss estimait que l'Europe était faite à Tilsit et en voulait aux Français de ne rencontrer jamais l'Histoire que sous le masque des Ligues et de la Terreur.

Partisan d'un régime autocrate et aristocratique au sens des meilleurs, il regrettait que l'œuvre de pacification napoléonienne eût été aussi méprisée en Allemagne que la Révolution avait été bien accueillie ; l'Europe encore existait sous le juste règne de François-Joseph, où les gendarmes hongrois cessèrent un instant de persécuter les Tsiganes et où les métayers juifs acquirent le droit d'acheter des terres. Aussi de l'Europe annoncée ne voulait-il plus. Il l'avait aimée lumineuse, guerrière au blanc panache, et non vaste commune où des soviets



bruxellois, des fonctionnaires gris et ternes déchireraient les drapeaux et les hauts-faits passés pour établir une *novlangue*, une vie nouvelle, uniforme et technocratique. En lui, la vision de la Reine de Hongrie dans son carrosse dorée... en lui le spectre du bel Andrasy... Qui d'Attila ou de Thomas avaient eu raison ? Celui qui fabriquait l'Europe contre la menace fantôme dans un univers où les droïdes étaient déjà apparus, cohabitant avec des clones, des bêtes sauvages, ou celui qui aurait voulu voir chaque pays défendre autre chose que ses parfums et son camembert ? Il était sans doute déjà trop tard, et pour la belle Europe de Kurtz, et pour la mélancolie de Weiss, trop tard pour rétablir un Empire et trop tard pour édifier un ultime barrage. L'Europe avait changé, démographie oblige, elle avait changé comme changent les temps et que vieillissent les hommes. Cette certitude ne les réunira qu'au tombeau de Lia...dans le deuil du monde héroïque anéanti dans les tranchées de 1914.

(FIN DE L'EXTRAIT)



STRIX AMERICANIS  
COLLECTION FEUILLES VOLANTES